

# CONTES POUR ENFANTS

## A LA MER



L. OPDEBEEK •

• EDITEUR •

• ANVERS

# Contes pour Enfants

---

---

A. HANS

—

## A LA MER

et

Autres contes.

---

L. OPDEBEEK - Éditeur - ANVERS.

— 1928 —

## A LA MER.

---

Le petit Richard était un enfant débile. Il aimait à jouer avec ses camarades, mais il se sentait bien vite fatigué. Il devait s'asseoir sur le seuil d'une porte pour se reposer. Il lui arrivait souvent de devoir rester à la maison. Sa mère plaçait alors le grand fauteuil du père près de la fenêtre et y disposait des coussins. Richard s'y installait. Au moins pouvait-il se distraire en regardant dans la rue.

Les gens qui voyaient sa pâle petite figure se sentaient pris de pitié pour le pauvre garçon.

Heureusement, les camarades de Richard étaient tous de bons enfants. Ils venaient souvent lui rendre visite et lui racontaient ce qui se passait à l'école.

— Richard ne fera pas de vieux os, disait-on souvent.

Les parents de Richard avaient beaucoup de chagrin.

Un dimanche, que l'enfant avait dû garder la maison, son instituteur vint le voir.

Le petit garçon fut enchanté de voir son maître et lui tendit sa maigre petite main en souriant.

— Eh bien, mon ami, comment te portes-tu ? demanda l'instituteur.

— Je suis malade, Monsieur, mais j'espère être guéri bien vite et alors je retournerai à l'école, dit Richard.

— Non, il faudra rester à la maison cet été. J'ai songé à une chose bien préférable que d'aller en classe, si, bien entendu, tes parents consentent.

Et le maître s'adressa aux parents.

— Richard devrait aller à la campagne. S'il passait quelques mois à la mer ? L'air salin lui ferait beaucoup de bien.

— Je le sais, Monsieur, répondit le père, mais je ne puis payer cela, je dois travailler dur pour gagner ma vie.

— Je m'en doute. Aussi n'y a-t-il rien à payer.

— Serait-il possible ? s'écria la mère enchantée.

— Mais oui. Je tâcherai de le faire aller à la colonie scolaire, au bord de la mer. Des personnes charitables ont fait en sorte que les enfants débiles peuvent y être admis gratuitement. Richard y sera bien soigné.

Le père remercia chaleureusement l'instituteur.

— Je le fais avec plaisir, répliqua celui-ci. Il faut de l'air pur à Richard. C'est un bon garçon, qui travaille de son mieux. Vous-mêmes, vous êtes laborieux et méritez d'être soutenus.

— Voudrais-tu aller à la mer ? demanda le maître à Richard.

— Oh oui, Monsieur ! s'écria le petit, les yeux brillants de désir. J'y deviendrais fort comme mes amis.

— Je vous enverrai de mes nouvelles cette semaine, conclut l'instituteur.

Les nouvelles arrivèrent : oui, Richard pourrait aller à la mer.

La mère mit ses effets dans un petit coffre. Le père conduisait le petit à la colonie.

Lorsqu'elle dit adieu à son enfant, la mère sentit deux grosses larmes lui couler sur les joues. Elle les essuya bien vite, mais Richard avait tout vu.

— Ne sois pas triste, maman, dit-il. Je reviendrai fort et bien portant. Je t'enverrai chaque dimanche une longue lettre.

Mais le petit se sentit lui aussi tout triste, lorsqu'il embrassa sa maman. Ce n'est pas agréable de s'en aller loin de sa mère.

Il reviendrait solide ! Cette idée le consola.

Le père et Richard allèrent vers la gare, accompagnés des amis du petit.

Au départ, ils vinrent tous lui serrer la main.

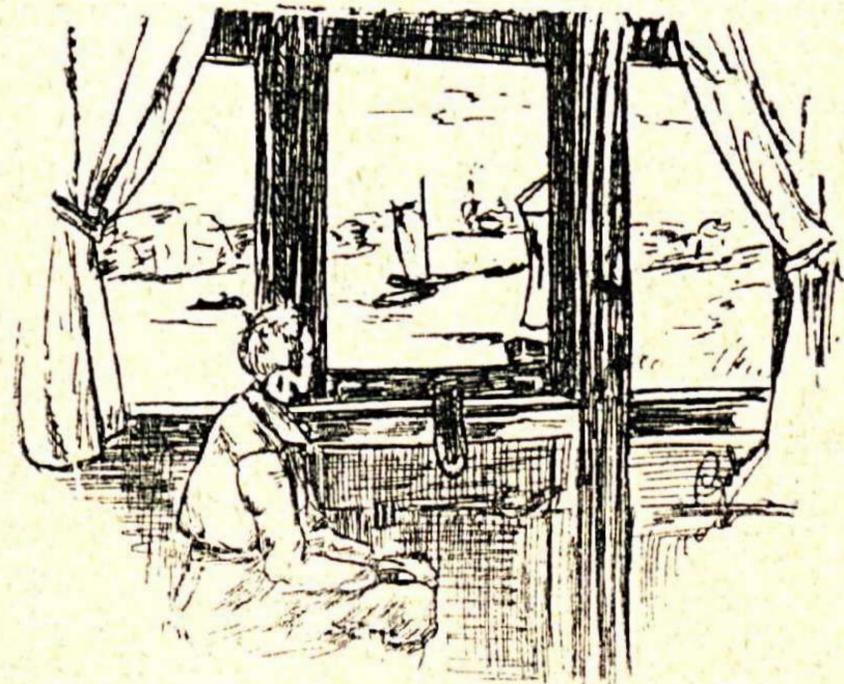
— Allons, Richard, reviens, gros et gras, dit l'un.

— Avec de bonnes joues ! ajouta un autre.

Tut !... tut !... Le train se mit en marche et alla bientôt de plus en plus vite. Les vitres du wagon en tremblaient.

Trois heures après, Richard et son père arrivèrent à la colonie scolaire.

Une grande maison s'élevait dans les dunes.



— Il fera bon jouer ici, dit le père.

— Oui, oui, dit Richard, nous y jouerons bien.

Le directeur de la colonie fut très aimable.

— Un nouveau colon ! dit-il en donnant une petite tape sur la tête de Richard. Les joues sont bien pâles. Après quelques semaines de séjour ici, on ne le reconnaîtra plus.

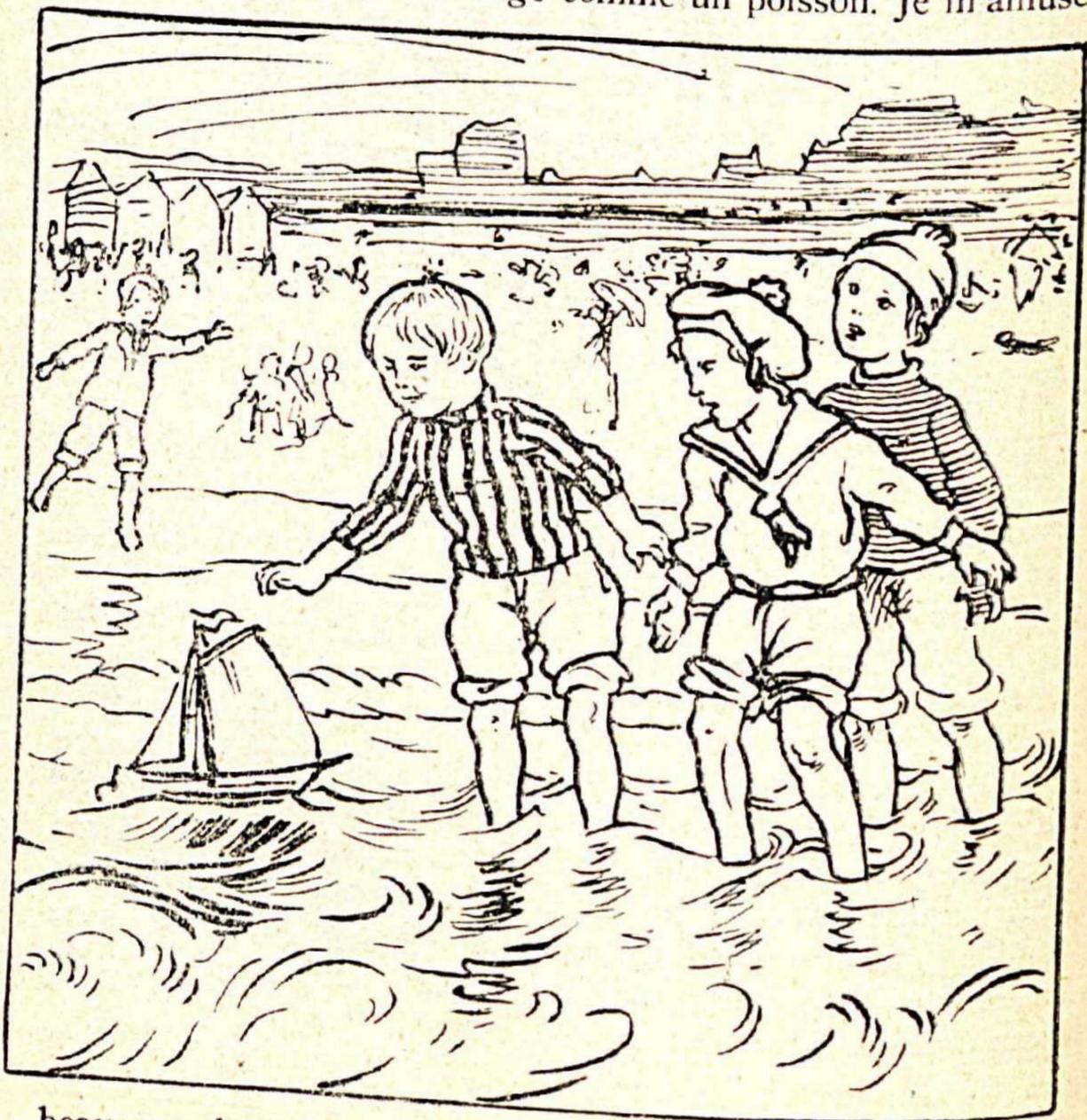
Le père retourna à la maison. Il était heureux, parce qu'il savait que Richard serait bien soigné. Il y dormirait avec d'autres enfants dans une grande chambre, où il y avait beaucoup de lits, avec des draps blancs comme neige. Durant tout le jour les enfants n'avaient qu'à jouer ; des malades ne savent pas travailler. Et manger tant qu'ils voulaient, de bons aliments réconfortants !

Oui, le père se sentait heureux. La maison semblait bien triste sans le petit, mais la santé de l'enfant exigeait cette absence.

Le dimanche, il vint une longue lettre, que je copie ici, pour que vous puissiez la lire.

*Chers parents,*

Comme je vous l'ai promis, je viens vous donner de mes nouvelles. Je suis bien aise d'être ici. Je sens que la mer me rendra fort. Chaque matin, je vais m'y tremper. Au début, j'avais un peu peur, mais maintenant plus du tout. Il ne faut pas craindre que je me noie, car près du bord, la mer n'est pas profonde du tout. D'ailleurs, un monsieur nous surveille toujours, et il nage comme un poisson. Je m'amuse



beaucoup dans l'eau. Les vagues passent parfois par-dessus ma tête. Et lorsque je veux rester debout, elles me renversent parfois.

Ensuite, nous allons nous promener au bord de la mer. Je prends plaisir à regarder les grands bateaux à vapeur qui passent bien loin, et les chaloupes des pêcheurs.

D'autres fois, nous allons jouer dans les dunes. Nous nous laissons rouler du haut des montagnes. Ça ne fait pas de mal, car le sable est doux. Nous bâtissons parfois des forts de sable. Nous avons des bêches et des seaux. Puis nous faisons de grands trous que nous remplissons d'eau.

J'ai déjà réuni toute une collection de coquillages. Ces coquillages se trouvent sur la plage et nous pouvons les ramasser et les emporter.

Hier, il a plu. Nous n'avons donc pu sortir, et pourtant nous ne nous sommes pas ennuyés. Il y a de beaux livres d'images à regarder, un jeu de l'oie, un jeu de dames, un jeu de domino. Mais aujourd'hui le soleil brille de nouveau. J'en suis bien aise, car je préfère jouer sur la plage.

Monsieur m'a dit que j'ai déjà meilleure mine. Vous en serez bien contents ! Tout le monde est si bon pour nous. Je dors à poings fermés. A 7 heures j'ai déjà sommeil. Monsieur dit que c'est l'effet de l'air de la mer. La nuit dernière, j'ai rêvé de la maison, je vous ai vus. C'est bien dommage que vous ne puissiez être ici avec moi, j'aurais plus de plaisir encore.

Mes meilleurs amis sont Pierre et Emile. Pierre vient de Bruxelles. Le pauvre garçon ! Il n'a plus de père. N'est-ce pas triste ? Lorsque je serai rétabli, dit-il souvent, je travaillerai bien fort pour ma mère et pour mes petites sœurs et mes petits frères.

Emile est flamand. Il ne parle pas bien le français, mais nous nous comprenons pourtant. Nous lui apprendrons le français. Nous rions parfois de ce qu'il dit. Lorsqu'il se baigne il dit souvent : Ah ! L'eau vient sur ma tête, moi tomber ! Moi apprendre noyer ! Richard, prendre garde ! Les poissons mordre dans tes jambes !

Pourtant je serais bien heureux de savoir autant de flamand que lui de français. Mais bah ! une fois guéri, je ferai de mon mieux en classe !

Figurez-vous qu'il y a ici un garçon qui ne sait lire ni

écrire. Mais ce n'est pas de sa faute ; il est constamment malade. Je vais écrire une lettre qu'il veut envoyer à ses parents, et je lui lirai la réponse. Dès que je serai guéri, dit-il, je me rattraperai.

Ma feuille est presque remplie. Dimanche je vous écrirai encore. Voudriez-vous faire mes amitiés à Henri, Louis, Albert, Jacques, Edmond ? Je leur rapporterai des coquillages. Et si vous voyez mon instituteur, voudriez-vous le remercier de ma part. Je lui enverrai demain une belle carte, où est représentée la colonie.

Au bas du papier je fais deux petites tâches ce sont deux baisers de

votre cher

*Richard.*

• pour maman

• pour papa

— Voilà une longue lettre, dit le père.

— Je suis bien aise de savoir que Richard est content, murmura la mère en essuyant une larme.

— Comme nous serons tranquilles lorsqu'il reviendra, solide et bien portant.

— Je suis bien heureuse qu'on ait bien voulu l'admettre. Il y a de braves gens au monde !

— Oui. Nous n'aurions jamais pu payer cela.

Chaque dimanche, il arrivait une lettre de Richard. Parfois, ses camarades venaient prendre de ses nouvelles et sa mère leur lisait les lettres.

— Il aura beaucoup à nous raconter ! dit Jacques.

— Comme il doit faire bon dans l'eau ! dit Jean.

— Et dans les dunes ! s'écria Edmond. Je voudrais bien aussi me rouler sur les monticules de sable !

— Et faire aller de petits bateaux sur la mer.

— Et ramasser des coquillages, ajouta Albert.

— Pourtant, reprit Jacques, nous devons nous estimer heureux de ne pas devoir aller à la colonie scolaire. C'est que nous sommes bien portants.

— Et la santé est le plus grand des biens ! conclut la mère de Richard.

Les garçonnets reprenaient leurs jeux. Oui, bien portants, ils l'étaient, cela se voyait à leurs visages joufflus.

Trois mois plus tard, Richard revint. Son père était allé le chercher. La mère les attendait à la gare.

Comme elle embrassa son enfant lorsque celui-ci lui sauta au cou !

— Comme tu as bonne mine ! dit la mère. Tes joues sont roses ! mais c'est de la peinture qu'on y a mise !

— Non, non ! petite maman ! Tu ne parviendras pas à m'enlever mes couleurs ! La savonnée n'y ferait rien !

Richard retourna chez lui entre papa et maman. Les amis l'attendaient dans la rue. Tous étaient heureux de lui voir si bonne mine.

— Vive notre ami ! vive Richard ! crièrent-ils en chœur. Qu'il reste bien portant !

Deux jours plus tard, la mère conduisit son fils en classe. Elle remercia encore l'instituteur.

— Voyez, dit celui-ci la mer lui a fait du bien ! Il est parti tout pâlot, et il revient avec de bonnes couleurs. La mer l'a complètement guéri.

En effet, Richard était rétabli. Plus jamais il ne s'assit, entouré de coussins, dans le fauteuil de son père. Il suivit assidûment les cours et travailla à merveille. Le jeu ne le fatiguait plus. Et il racontait souvent à ses camarades tout ce qu'il avait vu à la colonie. Il n'oublia pas ses amis Pierre et Émile.

## LA CORRECTION.

Paul n'avait plus de père. La mère avait à travailler pour cinq enfants.



Et Paul, au lieu d'aider sa mère, ne faisait que lui causer du chagrin. C'était un vagabond et un méchant garnement, qui jouait constamment de mauvais tours. Il allait même jusqu'à commettre des vols.

Un jour, au lieu d'aller à l'école, il se rendit au marché. Il y avait des étalages de toute nature. Paul s'arrêtait devant tel ou tel étal, mais les vendeurs le chassaient.

Le garnement aperçut un panier plein de pommes.

— Attention, se dit-il. Le paysan me tourne le dos. Je vais prendre une pomme.

Il étendit la main et saisit un des fruits vermeils.

Mais au même instant l'homme se retourna; il avait vu le larcin. Il saisit Paul au collet!

— Mauvais garnement! dit-il. Veux-tu bien vite me rendre cette pomme.

Paul rendit le fruit. Le paysan lui donna quelques gifles retentissantes et lui dit :

— Va t'en. Si je t'attrape encore, j'appellerai la police.

Paul s'enfuit.

Un soir, on le conduisit au bureau de police.

Un petit garçon allait chercher du lait.

D'une main, il tenait la cruche, dans l'autre l'argent.

Paul le rencontra.

— Louis, où vas-tu? demanda-t-il.

— Je vais chercher du lait.

— As-tu l'argent?

— Oui, douze centimes.

Paul lui donna un violent coup sur le bras. L'argent tomba à terre. Le voleur le ramassa et s'enfuit.

Le gamin se mit à pleurer.

Un agent de police s'approcha.

— Pourquoi pleures-tu, demanda-t-il. As-tu perdu ton argent?

— Non... Paul... m'a frappé sur le bras... les pièces sont... tombées... il les a ramassées... et s'est enfui... dit Louis en sanglotant.

— Paul Romme? demanda l'agent, qui connaissait le garnement.

— Oui.

— Je vais le chercher. Ces mauvais tours doivent finir. L'agent se dirigea vers une boutique du coin de la rue.

— Il sera probablement là ! se dit-il, pour dépenser l'argent volé !

Paul sortait de la boutique, en mangeant des bonbons qu'il y avait achetés.

L'agent le prit au collet.

— Le voleur se mit à crier. Mais en vain.

Trois minutes après, il se trouvait devant le commissaire.

— Il a volé douze centimes à un petit garçon qui allait au lait, dit l'agent. Chaque jour, il invente de nouveaux tours, tout le monde se plaint de lui. Il tire aux sonnettes, allume de petits feux, casse des carreaux.

— Il suffit, dit le commissaire. Tu es un mauvais garnement. Mais cela doit finir. Je vais inscrire ton nom dans mon carnet.

Comment t'appelles-tu ?

— Paul Romme, dit le voleur en pleurant.

— Et le prénom de ton père ?

— Il n'a plus de père, dit l'agent, mais sa mère vit encore.

— C'est une horreur de faire tant de chagrin à ta mère, dit le commissaire. Elle travaille beaucoup, sans doute, et, au lieu de l'aider, tu te conduits mal. Tu devrais être hon-



teux. Mais gare à toi. Voilà ton nom à mon carnet ; file, mais pense à mon avertissement.

Durant quelque temps Paul se tint coi. Il avait peur. Mais cela ne dura pas.

Dans une rue voisine, on bâtissait une maison. Lorsqu'un matin les ouvriers vinrent au chantier, un gros morceau de plomb avait disparu. Qui avait commis le vol ? On s'adressa à la police.

Le voleur avait écarté une planche de la clôture et s'était glissé par l'interstice.

— C'est probablement encore ce garnement, Paul, dit l'agent. Je vais l'observer.

Il vit bientôt le mauvais sujet, qui grignotait des friandises.

— Viens ici, dit l'agent.

Paul rougit.

— Je n'ai rien fait, dit-il. Et il voulut s'enfuir.

Mais l'agent le saisit et le traîna au commissariat de police.

— Oh ! te voilà encore ! dit le commissaire en voyant l'enfant. Qu'a-t-il fait ? demanda-t-il à l'agent.

Celui-ci dit quelque chose que Paul n'entendit pas.

— Qu'as-tu acheté, Paul ?



— Des boules, Monsieur.

— D'où as-tu cet argent ?

— J'ai trouvé une pièce de 2 centimes.

— Fouillez-le.

L'agent inspecta les poches. Il n'y avait rien.

— Ote tes souliers, commanda le commissaire.

Le garnement sursauta. Il dut pourtant s'exécuter.

Dans son soulier droit, on trouva deux francs.

— Où as-tu pris cela ? dit le commissaire. Et gare si tu mens.

— Trouvé ! dit Paul.

— Où ?

— Au coin de ma rue.

— Je vois que tu mens. Dis-moi plutôt où tu as vendu ce morceau de plomb ? Tu me comprends.

— A Jules ! dit Paul en pleurant.

— Ah ! chez Jules ! rue de la Chapelle ?

— Oui... Monsieur.

— Bien. Attends un instant.

Un agent se rendit chez Jules, un mauvais homme qui achetait des objets volés. Il y trouva le plomb.

Paul dut tout raconter.

Il avait vu le plomb sur le chantier. A la tombée de la nuit, il avait écarté une planche de la clôture et s'était emparé de l'objet. Il savait que le plomb est cher et que Jules le lui achèterait. Il en avait reçu deux francs cinquante, et s'était empressé d'aller acheter des friandises.

Le policier, en le voyant manger, s'était dit que cela devait provenir d'un vol : la mère de Paul était trop pauvre pour lui donner tant d'argent.

Ainsi tout s'expliquait.

A quelque temps de là, Paul et Jules comparurent devant le juge.

Paul dut répéter l'histoire.

— Mon garçon, tu es en train de devenir un méchant homme. Tu ne peux plus rester ici. Je t'enverrai à une maison de correction et j'espère que tu t'y corrigeras.

Paul pleura, mais en vain.

Un agent le conduisit à la correction. Il dut ôter ses vêtements et endosser la tenue de l'asile, car tous les garçons y étaient vêtus de même. Quand l'un d'eux s'enfuyait, on le reconnaissait de suite.

Paul dut y travailler et y apprendre. Le temps du vagabondage le long des rues était fini. Il devait rester là jusqu'à sa 18<sup>e</sup> année.

On mit Jules en prison.

Les mauvais garçons font les mauvais hommes. Conduisez-vous bien et suivez les conseils de vos parents et de vos maîtres !

## LE CHAT FIDELE.

---

Monsieur Deval possédait un fort beau chat. Il l'avait depuis près de cinq ans. Le soir, il se couchait dans un coin, près de l'âtre. Le matin, il était heureux de la fin de la longue nuit. Il venait se frotter câlinement contre les jambes de son maître.

Pourtant, certains jours, Monsieur Deval résolut de se défaire de son chat. Ce fut contre son gré qu'il prit cette décision, mais il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

Son laitier emporta le chat à sa ferme, à plus de quatre heures de la ville.

Un beau matin, Monsieur Deval entendit miauler.

— Y a-t-il un chat étranger dans la maison ? se demanda-t-il.

Il chercha dans la chambre, dans le corridor, mais sans rien trouver.

Il ouvrit la porte. Et que trouva-t-il sur le seuil ? son propre chat, qui avait franchi la distance qui séparait la ferme de la ville pour retrouver son vieux maître.

— Maintenant, dit Monsieur Deval, tu resteras !

Et il garda le chat jusqu'à sa mort.

Ce fait est véridique. On nous parle souvent de la fidélité des chiens, ceci est un exemple de la fidélité des chats.

---